

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[32. Du château de Compiègne, Mardi 5 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

32. Du château de Compiègne, Mardi 5 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Chemin de fer](#), [Discours du for intérieur](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Vie politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

[36. Paris, Mercredi 6 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot est une réponse à ce document](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit On vient de se séparer. Je remonte chez moi. Je ne me coucherais pas sans avoir causé un moment avec vous.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°66/94-95

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 132-133, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/11-18

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°32 Du château de Compiègne, Mardi 5. 10 heures 1/2 du soir.

On vient de se séparer. Je remonte chez moi. Je ne me coucherai pas sans avoir causé un moment avec vous. J'ai eu ce matin un vif déplaisir. Je m'étais promis de vous écrire un mot avant de partir. Il m'est odieux de vous laisser tout un jour sans lettre, sans un signe de vie de moi, quand ce jour-ci comme tous les jours, loin de vous comme près de vous, mon âme est pleine de vous ; quand le sentiment de votre présence ne me quitte pas plus que celui de la vie. Il n'y a pas eu moyen. J'étais à peine levé que deux personnes me sont arrivées, puis deux autres. On m'a tenu jusqu'à 9 h. 1/4. Il a fallu partir. Je suis donc parti. Mais les chevaux ont beau courir, l'espace a beau s'étendre entre vous et moi ; vous êtes là, je vous vois, je vous entendez ; je recommence nos charmants entretiens, et quand j'ai fini, je recommence encore. Ce sont là des rêves. Madame, des rêves de malade, car l'absence est le pire des maux. Mais que ce papier vous apporte du moins mes rêves ; qu'aujourd'hui, demain en y regardant, vous aussi vous puissiez rêver que je suis là, que je vous parle. La vie dure si peu et s'en va, si vite, et on en perd tant ! à côté de ces moments si beaux que nous passons ensemble, mettez, comptez, je vous prie, tous ceux que nous donnons à qui ? à quoi ? Cela est-il juste ? Cela est-il raisonnable ? Il faut que la société, ses devoirs, ses convenances, ses arrangements soient bien puissants et bien sacrés pour que nous leur fassions une si large part à nos dépens à nous, à nous mêmes.

Je ne suis pas, vous le savez, de nature rebelle. J'accepte sans murmurer les lois de la destinée et du monde. Et pourtant qu'elles nous coûtent cher ! Que de sacrifices à leur faire, et quels sacrifices ! Allons, allons, je ne veux pas me plaindre ; je n'ai point droit de me plaindre ; hier était trop beau, après-demain sera trop beau. Je demande pardon à Dieu de mes paroles inconsidérées. Je lui demande pardon sans repentir et sans crainte. Je ne crains pas que Dieu regarde, au fond de mon cœur. Il y voit tant de reconnaissance pour le nouveau trésor qu'il me donne après m'avoir tant ôté ?

Mercredi 6 7 h.1/2

Je me lève. J'ai assez bien dormi. Nous sommes ici peu de monde. M. le Chancelier, le Général Sebastiani et sa femme, le Duc et la Duchesse de Trévisse, Eugène d'Harcourt, M. Lebrun (de l'Académie française), M. Duchâtel et moi. Puis des officiers du camp. J'ai diné hier à côté de la grande Duchesse de Mecklembourg, excellente personne, toujours prête à s'émouvoir et aussi à s'amuser, frappée, charmée de l'activité qui règne dans ce pays-ci, mais un peu inquiète de tant de mouvement, inquiète des journaux, inquiète des chemins de fer qui vont chercher,

dans les coins les plus reculés, tous les esprits, toutes les existences et ne laissent nulle part ni repos, ni les vertus qui ne fleurissent que dans le repos.

Elle voudrait bien mettre d'accord et voir prospérer ensemble tous les bons et beaux sentiments de toute espèce, ceux de l'ancien état social et ceux du nouveau, la fierté individuelle et la sympathie universelle, la grandeur de quelques-uns et l'égal bonheur de tous, la sérénité pieuse et l'activité puissante des esprits. Toutes les idées tous ces désirs un peu vagues et confus, et amenant un certain mélange d'admiration et de crainte, de curiosité et de timidité, d'attendrissement et de réserve, qui est assez intéressant à regarder.

Mad. la duchesse d'Orléans est engraissée et animée. Je n'ai causé avec elle que deux minutes après dîner. Elle espère que l'air de Compiègne guérira mon rhume. J'ai répondu que malheureusement il n'en aurait pas le temps, car j'étais obligé de demander à M. le Duc d'Orléans la permission de repartir demain. Aujourd'hui le déjeuner à 11 h. 1/2. Après le déjeuner une promenade en calèche, je ne sais où, peut-être aux ruines de Pierrefonds. Nous comptons partir demain matin vers 6 heures et être à Paris vers 1 heure. On a dû aller vous le dire. Nous n'avons fait cet arrangement, M. Duchâtel et moi, qu'au moment où nous montions, en voiture. Imaginez que je n'ai vu encore ni Mad. de Flahaut, ni Emilie et pour les voir, il faudra que j'aille ce matin, chez elles dans la ville. Mad. de Flahaut ne loge point au château. Elle y a passé quatre jours, comme toutes les personnes invitées ; mais ses quatre jours finis, c'est-à-dire hier matin, elle en est sortie pour retourner dans la maison qu'elle a louée. J'irai remettre la lettre de M. de Mentzingen entre le déjeuner et la promenade, mais je ne réponds pas de causer beaucoup avec Emilie. J'attends une lettre ce matin. Je ne fermerai la mienne qu'après l'avoir reçue. Cependant j'ai bien envie de vous dire un premier adieu, sauf à recommencer. Il fait beau. vous êtes encore dans votre lit. Adieu. Vous vous promenez dans une heure aux Tuilleries. Adieu. Adieu 9 heures Voilà votre lettre, votre charmante lettre. Est-elle charmante comme toutes ou plus charmante que toutes ? Je n'en sais rien. Je dirais volontiers l'un et l'autre. Soyez sans inquiétude sur mon rhume. Il serait fini depuis longtemps si je ne l'avais tant secoué, la nuit, le jour, au bord de la mer sur les grands chemins huit jours d'immobilité le dissiperont tout-à-fait. Moi aussi, pendant qu'elle durait, je me suis plaint dans mon âme de la soirée d'avant-hier. Mais j'avais tort. Il ne faut se plaindre de rien quand vous êtes là.

Adieu oui, Adieu, à demain. Vous me conterez en détail votre conversation.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 32. Du château de Compiègne, Mardi 5 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-05.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/08/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/938>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 132-133

Date précise de la lettre Mardi 5 septembre 1837

Heure 10 heures 1/4 du soir

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionCompiègne (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 29/11/2024

Le château de Longjumeau 2. 132.
le 6 Juillet.

Le matin, le matin
après-démer
ne quitta mon
chambement il
se obligea
à la promenade
le déjeuner
une promenade
dans les ruines
à partie Roman
Paris vers trois
ans il nous fit
ce matin, que
sortir.

vers ce matin
les deux, il
chez elle, dans
l'agé point un
jour, comme
les quatre
matin, elle en
la maison
la lettre de
l'autre et la

N° 4

On viene de de l'opéra. Je viens
de moi. Je ne me sentais pas bien avec cause
un moment avec cause. Mais ce matin un vif
désplaisir. Je m'étais promis de vous écrire un mot
avant de partir. Il m'est difficile de vous laisser tout
un jour sans lettre, dans un état de vie de moi,
quand ce jour-ci comme tous les jours, loin de vous
comme frère de vous, mon ame est pleine de vous,
quand le sentiment de votre présence me ne quitte
pas plus que celui de la vie. Il n'y a pas de moyen.
J'aurai à peine le temps que deux personnes, ou tout
au moins, puis deux autres. On m'a lue jusqu'à 9h.
Il a fallu partir. J. suis donc parti. Mais le
chevaux ont beau courir, l'opéra a beau s'étendre
entre vous et moi ; vous être là ; je vous vois, je
vous entends ; je recommence nos charmes
rétentions, et quand j'ai fini, je recommence encore
le tout là des deux, madame, des deux des
malades, car l'absence est le pire des malades. Mais
que ce papier vous appelle du moins très rare,
mais aujourd'hui, demain, en y regardant, vous aussi
vous pourrez dire que je suis là, que je vous

parle. La vie dure si peu, et fin va si vite, et
on en perd tant ! à côté de ce moment si fréquent
que nous passons ensemble, malgré l'ampleur
de nos perte, tous ceux que nous connaissons à quoi ?
à quoi ? Cela est-il juste ? Cela est-il raison-
nable ? Il faut que la Société, les diverses, les
Crucifixions, les arrangements soient bien plus bons
et bien faits pour que nous leur fassions une
si large place, à nos départs à nous, à nous-
mêmes. Si je suis pas, vous le savez, de
nature rebelle, j'accepte sans réserves le fait
de la mort et du monde. Si pourtant quelle
peur continue ! Que de sacrifices à faire faire,
à quelles sacrifices ! Allons, allons, je ne veux
pas me plaindre ; je n'ai point droit de me
plaindre ; mais était trop beau, après demain
être trop beau. Je demande pardon à Dieu
de ma parole inconsidérée. Je lui demande
pardon sans reproche et sans crainte. Je ne
crains pas que Dieu regarde au fond de mon
cœur. Il y voit tous les reconnaisances pour
le nouveau bras qu'il me donne après m'avoir
tant été !

Bourges le 7. 6.

De ma ville. J'ai assez bien dormi. Bonne fortune,

à l'heure de mes
Sébastien et
Victor, ingénier
dans l'armement
des officiers des
troupes de l'ordre
du grand état
personnel, long
à dominer, p
rogn dans le
but de mes
sacrifices des
lions des combats
tous les opéra
tions, et dans
le repos.
A vive prosp
erité de
l'ordre et ceux
de la Sympathie
quelques-unes
saintes prières
espérés. Toute
voque et con
sacrifice, d'ac
cord, d'ac
cord avec

va la ville, et
nous le bruyant
comptez je
vous à qui?
est il certain
des succès, et
bien puissante
passion une
à nous
laissez de
remuer les lèvres
pourtant quelle
fus à leur faire,
je ne troupe
droit de me
qui domine
don à Dieu
les demandes
inter. Je ne
peux le moins
assurance pour
après adoucir
le f.

ici peu de monde, si le chariot, le général
Sébastien et sa femme, le baron et la duchesse de
Villeroy, depuis le baronne M^e Léonore (de l'ac-
tivité française), le châtelier et moi. Puis,
des officiers du camp. J'ai bien fait à côté de
la grande église de Luxembourg, excellente
personne, toujours prête à discuter et aussi
à débattre, papier, charme et tactilité qui
s'ajoute à ses grâces, mais un peu inquiète de
tout de mouvement, inquiète des journées
inquiète des chemins de fer qui vont chercher
au loin les plus reculés, tout le temps,
tout son existence, et ne laissez pas pour
le repos, si le vent qui se flétrissant que
dans le repos. Me voudrait bien mettre d'accord
une prospérité durable tout le bon ~~de~~ temps
et l'autre de toute espèce, ceux que l'ancien Etat
veut et ceux du nouveau, la force individuelle
et la sympathie universelle, la grandeur de
l'individu et l'égot bonheur de tous, la
sainte paix et l'activité puissante des
saints, tout ce idée, tout ce désir un peu
voque et confus, et amenant un certain mélange
d'irrationnel et de crainte, de curiosité et de
timidité, d'attendrissement et de réserve, qui
est assez intéressant à regarder. Mais, la

Duchâtel d'Orléans est engrangé et animé. Je n'ai
lancé avec elle que deux minutes après dîner.
Elle espère que l'air de l'empêche guérir mon
rhume. J'ai répondu que malheureusement il
me aurait pris le cœur, car j'étois obligé de
demander à M^e le duc d'Orléans la permission
de repartir demain. Aujourd'hui, le déjeuner
à 11 h. ½. Après le déjeuner une promenade
en calèche je me suis mis, pieds-nus aux ruines
de Pierrefonds. Nous sommes partis dimain
matin vers 6 heures, et étes à Paris vers 10h.
Elle a été aller pour le dire. Nous n'avons fait
un arrangement, M^e Duchâtel et moi, qu'un
moment où nous montions en voiture.

Imaginez que je n'ai pu envier ni madame
de Blahaut ni Léonie, et pour les voies, il
faudra que j'aille à matin chez elle, dans
la ville. Madame de Blahaut ne loge point au
Vieux. Elle y a passé quatre jours, comme
toute la personne invitée; mais les quatre
jours finis, c'est à dire hier matin, elle en
est sortie pour retourner dans la maison
qu'elle a louée. J'aurai remettre la lettre de
M^e de Montigny entre le déjeuner et la

soir. Je m'en mets avec
déplaisir. Je m'étais
avant de partir,
un jour sans lettre
quand ce jour-ci
comme frire de vins
quand le matin
pas plus que celles
d'hiver à peine les
accident, puis deux
Il a fallu partir
chacun sur beau
entre nous et moi
bien entendu; j'
entretiens, et que
le tout à des
malade, car l'autre
que ce papier ven
m'ajournd'hui, de
pour plusieurs re

promenade ; mais je ne réponds pas de l'autre
beaucoup avec bonté.

J'attends une lettre ce matin. Je ne fermerai
la mienne qu'après l'avoir écrite. Pendant j'è-
rai ravi de vous dire un premier adieu, tout
à recommencer. Il fait beau. Vous êtes encore
dans votre lit, Adrien. Nous nous promenons
dans une heure aux Tuilleries. Adieu adieu

9 h.

Voilà votre lettre, votre charmante lettre. Estelle
charmante comme toutes, ou plus charmante
que toutes ? Je ne sais rien. Je disais volontiers
l'un et l'autre. Soyez sans inquiétude sur
mon rhume. Il servit fini depuis longtemps. Si
je me lèverai tout tremblé, la nuit, le jour,
à bord de la mer, sur les grands chemins,
huit jours d'immobilité le dissipera, tout à
fait. Moi aussi, pendant quelle durée, je me
suis plongé dans mon ame de la Sainte
Messe hier. Mais j'avoue tort. Il n'a pas de
plaudre de moi quand vous êtes là. Adieu.
Adieu, Adrien. À demain. Pour me contenter en
attendant votre conversation.